

# Le combat de la Rougemare

Salomé Krakowski

Aspirant de gendarmerie  
Service historique de la Défense  
Département des études,  
de l'enseignement et la recherche



À la mi-septembre 1914, la bataille de la Marne vient de s'achever, faisant échec au plan von Schlieffen et repoussant les Allemands sur l'Aisne. S'engage alors ce que l'histoire a retenu sous le nom de « course à la mer », les belligérants menant des offensives pour tenter de se déborder par l'ouest. Au cours de cette période, les Allemands organisent de nombreuses incursions à l'arrière du front dans le but de couper les lignes de communication des armées françaises et britanniques, plus particulièrement sur la voie ferrée Paris-Rouen-Le Havre qui permet le ravitaillement des troupes depuis les ports du nord.

## Les Allemands aux confins de la Seine-Inférieure et de l'Eure

Le 14 septembre 1914, « projetant de détruire les ponts de la Seine aux environs d'Oissel, près de Rouen, vingt soldats allemands<sup>(1)</sup> [...] lancent un raid à bord de quatre véhicules chargés d'ex-

(1) Issus du *Pionier bataillon 18*, unité de génie de la *Deutsches Heer*.

plosifs »<sup>(2)</sup>. Partis semble-t-il du nord de l'Oise, ils sont repérés à plusieurs reprises à l'ouest de Noyon par les troupes françaises. Poursuivant leur trajet entre Beauvais et Rouen, un accident et une panne obligent le convoi à se séparer<sup>(3)</sup>. Le capitaine Tiling, commandant l'excursion, poursuit donc en direction de l'ouest avec deux voitures seulement.

Dans la nuit du 15, la mission allemande s'arrête en forêt de Lyons, au bord d'un chemin vicinal du hameau des Flamants, au lieu-dit de la Rougemare, sur le territoire de la commune de Neuf-Marché (Seine-Inférieure) et à proximité du village de Martagny (Eure)<sup>(4)</sup>. « Les voitures

(2) Louis Panel, « *Forcer au besoin leur obéissance* »? *La gendarmerie nationale et la Grande Guerre des Français (1914-1918)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Noël Luc, université Paris IV-Sorbonne, 2010, p. 145.

(3) Les péripéties de l'autre convoi sont narrées dans l'ouvrage de Germain Galérant et Jacques Heuillard, *Le combat de la Rougemare, un western entre Beauvais et Rouen pendant la guerre 1914-1918*, Luneray, Bertout éditions, 1989, 72 p.

(4) L'événement se déroule donc à la frontière des départements de l'Eure et de la Seine-Inférieure, sur le territoire de la commune de Neuf-Marché, mais à quelques centaines de

sont camouflées par des branches grossièrement coupées et les soldats s'allongent dans une sorte de fosse de deux mètres de profondeur sur cinq mètres de large »<sup>(5)</sup>. Quatre sentinelles, distantes de cinquante mètres environ, veillent sur les alentours pour assurer leur sécurité.

### L'ennemi surpris par la veuve Delacour

Le 16 septembre au matin, Octavie Delacour, nourrice de l'Assistance Publique depuis la mort de son époux, se rend à pied de Martagny à Ferrières-en-Bray, afin de récupérer le livret d'un nouveau pupille. Pour relier les deux communes distantes d'une douzaine de kilomètres, elle emprunte un raccourci menant au chemin près duquel les Allemands ont passé la nuit. Comme l'indiquent plusieurs récits de cet épisode, « Mme Delacour, qui connaissait parfaitement son sentier [...] fut immédiatement fort intriguée d'apercevoir, en bordure du chemin, un rideau de verdure fraîchement coupée »<sup>(6)</sup>.

Soudain, un militaire, caché derrière un arbre, surgit et empoigne la vieille dame. « Sans un mot, [...] d'un doigt sur les lèvres, [il] lui fait signe de se taire. Ensuite, un autre soldat se démasque [...], toise la pauvre femme puis, d'un brusque geste, lui ordonne de partir et de se taire »<sup>(7)</sup>. D'abord sonnée, elle se souvient alors des uniformes des Prussiens de 1870; aucun doute: ce sont des Allemands.

Arrivée à Neuf-Marché, Octavie Delacour se hâte de prévenir le maire, Monsieur Courvechel, de la présence de soldats sur la route des Flamants. Ne croyant pas de tels propos, qu'il estime farfelus, l'édile éconduit la vieille femme. Celle-ci s'obstinant, il finit par demander à son garde-champêtre de se rendre sur les lieux, sans doute plus pour satisfaire la veuve Delacour et s'en débarrasser que par crainte de trouver des troupes ennemies. De retour, le garde-champêtre affirme n'avoir rien remarqué de particulier. S'est-il réellement déplacé jusqu'à la Rougemare? A-t-il trouvé plus sûr de ne pas trop s'en approcher de peur de subir les coups des Allemands? Octavie Delacour

décide donc de continuer son chemin jusqu'à Gournay-en-Bray où elle demande à être reçue à la brigade de gendarmerie.

### La brigade de Gournay-en-Bray dans l'embuscade

Dépendant de la section de Neufchâtel, la brigade de Gournay-en-Bray (Seine-Inférieure) compte alors quatre hommes. La mobilisation générale ayant entraîné le départ de nombreux gendarmes dans les unités prévô-

tales, on a fait appel aux retraités de l'institution pour compléter les effectifs. À Gournay-en-Bray, le service courant est ainsi assuré par le maréchal des logis-chef Jules Crosnier<sup>(8)</sup>, réserviste de 47 ans, commandant la brigade, assisté par les gendarmes Eugène Praëts et Eugène Lebas.

Le maréchal des logis-chef Crosnier écoute l'histoire d'Octavie Delacour avec la même perplexité. « Ceci est bien compréhensible car, en ces jours tragiques de 1914, il ne se passait pas d'heure pendant laquelle les gendarmes ne soient alertés par des personnes à l'imagination fertile qui prétendaient avoir rencontré des espions »<sup>(9)</sup>. Toutefois, devant son insistance, Crosnier juge préférable d'aller vérifier ses assertions. Il téléphone à la brigade de Mainneville pour demander des renforts et un rendez-vous est fixé pour 14 heures, près de la Rougemare. Les gendarmes réquisitionnent une voiture au garage voisin où René Allée, le fils, propose de les conduire. Edmond Noiret, instituteur de 23 ans et Fernand Blacher, réformé de 25 ans, connaissant parfaitement la contrée, décident de les accompagner.

À peine arrivés au hameau des Flamants, les gendarmes de Gournay-en-Bray sont avertis par des habitants de la présence d'un Allemand. Apercevant à une centaine de mètres une senti-



La veuve Delacour après la guerre.

mètres seulement de la commune de Martagny.

(5) Jean-Paul Lefebvre-Filleau (chef d'escadron), « Le combat de la Rougemare », *Revue de la gendarmerie nationale*, n° 194, 1<sup>er</sup> trimestre 2000, p. 104.

(6) Union nationale des combattants, « Combat de la Rouge Mare », *Gendarmerie nationale - Revue d'études et d'informations*, n° 10, 1951, p. 62.

(7) Jean-Paul Lefebvre-Filleau (chef d'escadron), *loc.cit.*, p. 104.

(8) Crosnier a quitté le service actif le 11 février 1914 après avoir commandé la 1<sup>re</sup> brigade à cheval du Havre. Il connaît bien la région puisqu'il était auparavant en poste à Étrepagny et Darnétal.

(9) Union nationale des combattants, *loc.cit.*, p. 62.





Carte postale commémorative du combat de la Rougemare.

nelle fuyant dans un sous-bois, ils s'empressent de la poursuivre, carabines et revolvers en avant, sans attendre leurs camarades de Mainneville. Le maréchal des logis-chef Crosnier ordonne

au soldat de s'arrêter et lance les sommations d'usage. Mais en retour, des coups de feu retentissent: les Français sont tombés dans une embuscade. Protégés par le fossé dans lequel ils sont réfugiés, les Allemands abattent les militaires un à un et, en quelques minutes, les corps des trois gendarmes gisent sur le sol. Un soldat allemand, le dénommé Erik Krampitz, est également touché. Du côté des civils, Blacher est très grièvement blessé<sup>(10)</sup>, tandis que Noiret et Allée parviennent à fuir. En chemin, ils rencontrent les gendarmes de Mainneville, retardés car contraints de venir à bicyclette via des chemins caillouteux. Après avoir écouté le récit du drame, ils estiment préférable de se mettre à l'abri et d'avertir leur hiérarchie.

« Dès la fin du combat de la Rougemare, les hommes du capitaine Tiling quittent les lieux, non sans difficulté car la pluie de la nuit précédente a détrempe le sous-bois et la camionnette, surchargée, s'est embourbée »<sup>(11)</sup>. Parvenant enfin à décamper avant l'arrivée d'éventuels renforts, les Allemands prennent la direction de Mainneville, Heudicourt, Étrépany puis Écouis pour rattraper la route nationale 14 en direction de Rouen, où l'on perd leur trace.

Le MDLC Crosnier.

### L'interception du « commando » allemand

Quelques heures plus tard, toutes les brigades de gendarmerie de la région sont en alerte. L'unité de gardes-voies chargée de la surveillance des ponts de chemin de fer entre Oissel et Tourville-la-Rivière est également avertie de la fuite des deux automobiles. Les

jeunes soldats étant au front, la garde de ces points sensibles a été confiée à des territoriaux âgés; « beaucoup ont la vue basse et le maniement d'armes peu assuré »<sup>(12)</sup>. C'est la raison pour laquelle, repéré vers 22h30 grâce aux lueurs de phares, le convoi ennemi échappe à deux reprises aux gardes-voies qui ouvrent le feu sans succès. Ceux-ci perdent ensuite la trace des Allemands ayant éteint leurs lumières. « Si la perplexité des Français est grande, l'inquiétude des soldats du Kaiser est vive. [...] Mais la détermination du capitaine Tiling n'a pas fléchi. Aussi, à défaut de ponts, il espère faire sauter le tunnel qui relie Tourville-la-Rivière à Sotteville-sous-le-Val »<sup>(13)</sup>.

Devinant la route que les Allemands risquent d'emprunter, le sergent Leroy décide de poster ses hommes au Val-Renoult. Entre 1 heure et 2 heures du matin, le convoi resurgit à vive allure. Cette fois, l'embuscade étant bien préparée, les gardes-voies l'accueillent par des tirs nourris. Dévié par la fusillade, le conducteur de la première voiture manque un virage, perdant le contrôle de son véhicule qui termine sa course dans le champ voisin. Une voix s'élève, celle du capitaine Tiling annonçant qu'il est blessé et se rend. Encerclés par les gardes-voies aux ordres du sergent Leroy, les Allemands sont faits prisonniers.

« Alors qu'il se rend sur les lieux, le préfet de l'Eure signale au ministre de l'Intérieur l'arrestation de l'officier et de six hommes ainsi que la saisie des explosifs, le reste du commando étant recherché par les brigades limitrophes de l'Eure et de la Seine-Inférieure »<sup>(14)</sup>. En effet, le second véhicule, une camionnette, s'est immobilisé à quelques centaines de mètres. À son bord, le soldat Lange, grièvement blessé à la gorge, agonise, tandis que trois Allemands parviennent à s'échapper. Le maréchal des logis Schütze est repéré le lendemain dans le jardin d'une propriété de Tourville. « Aussitôt alertés, les gendarmes de la brigade d'Oissel marchent vers lui. Marqués par le drame qui a coûté la vie à leurs collègues de Gournay-en-Bray, ils ne sont pas enclins à la clémence: le sort de Schütze



(10) Une balle lui ayant traversé le poumon et le foie, il meurt dans la soirée.

(11) Jean-Paul Lefebvre-Filleau (chef d'escadron), *loc.cit.*, p. 107.

(12) *Ibid.*, p. 108.

(13) *Idem*

(14) Télégramme du 17 septembre 1914. SHD-DAT 5 N 84. Louis Panel, *op.cit.*, p. 145.

est instantanément réglé... »<sup>(15)</sup>. Les deux autres sont repris le 22 septembre, à Saint-Aubin-lès-Elbeuf, après plusieurs jours d'errance et de famine. Le capitaine Tiling et ses hommes sont d'abord écroués à Rouen, avant d'être transférés dans un camp du Dauphiné.

### Un drame resté dans les mémoires

Dans leur étude sur ce combat, Germain Galérant et Jacques Heuillard signalent, à juste titre que « Tiling a sans doute bénéficié d'un ensemble de hasards favorables. Parmi ceux-ci, il faut bien reconnaître que la bravoure téméraire des gendarmes de Gournay joua un rôle prédominant. [...] Le maréchal des logis-chef Crosnier savait pourtant bien que, dès le début des hostilités, la gendarmerie avait ordre de ne jamais engager le combat contre des adversaires sans reconnaissance préalable de leurs forces, compte tenu de la faiblesse de ses brigades locales »<sup>(16)</sup>. Par ailleurs, la désorganisation de l'arrière du front a permis au convoi ennemi de filer en direction de l'ouest sans rencontrer de réelle opposition. D'autant plus que les Français, durant les premiers mois du conflit, confondaient fréquemment les uniformes des Allemands avec ceux des Britanniques. Quoi qu'il en soit, la détermination d'Octavie Delacour « a permis de déceler un corps franc allemand qui devait se livrer à d'importants sabotages sur une artère vitale »<sup>(17)</sup>. Bien que tragique pour les gendarmes, le combat de la Rougemare fût décisif, empêchant la destruction d'infrastructures essentielles à la communication et au ravitaillement des troupes alliées.

Pour leur action héroïque, les trois gendarmes de Gournay-en-Bray furent cités à l'ordre de l'armée à titre posthume, avec attribution de la Croix de guerre avec palme. Le maréchal des logis-chef Crosnier fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, tandis que les gendarmes Lebas et Praëts reçurent la Médaille militaire.

Dès 1916, une croix en chêne, mesurant quatre mètres de hauteur, fut dressée sur les lieux de l'embuscade, avant qu'un monument en granit, réalisé par le sculpteur Delandre, ne soit érigé en 1929 pour commémorer ses morts. Au fil des années, les anciens combattants, entourés par les autorités locales ne manquèrent pas de célébrer l'anniversaire du combat de la Rougemare ;

Madame Octavie Delacour participa d'ailleurs à ces commémorations jusqu'à son décès, en mars 1937. Le 16 septembre 2014 marquera le centenaire de ce tragique événement au cours duquel les gendarmes de Gournay-en-Bray firent preuve de beaucoup d'audace et d'abnégation.

*L'auteur remercie Madame Nelly Lemonnier (office du tourisme de Gournay-en-Bray) et Monsieur Gilbert Versluys (président du Souvenir Français de Gournay-en-Bray) pour les illustrations de cet article.*

*Le monument du sculpteur Delandre.*



(15) Jean-Paul Lefebvre-Filleau (chef d'escadron), *loc.cit.*, p. 109.

(16) Germain Galérant et Jacques Heuillard, *op.cit.*, p. 62.

(17) Jean-Paul Lefebvre-Filleau (chef d'escadron), *loc.cit.*, p. 110.